

**Lettres québécoises**  
La revue de l'actualité littéraire



***Ils posséderont la terre* de Robert Charbonneau ou la problématique existentielle**

Robert Charbonneau, *Ils posséderont la terre*, Montréal, Fides Poche, 181p

Patrick Imbert

Numéro 30, été 1983

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39898ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Imbert, P. (1983). Compte rendu de [*Ils posséderont la terre* de Robert Charbonneau ou la problématique existentielle / Robert Charbonneau, *Ils posséderont la terre*, Montréal, Fides Poche, 181p]. *Lettres québécoises*, (30), 55-56.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1983

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

**é**rudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>



# Ils posséderont la terre

de Robert Charbonneau  
ou la problématique existentielle

Louis Dantin reprochait encore, en 1935, dans ses *Gloses critiques*, aux écrivains canadiens-français, de ne pas savoir sonder l'inconscient, de ne pas être capable de fouiller des motivations, de tracer des chemins dans la complexité d'une psychologie. C'est ce qu'affirme aussi Robert Charbonneau dans *Connaissance du personnage*<sup>1</sup> en 1944: «Je ne crois pas être pessimiste en disant qu'il n'existe encore aucune tradition artistique au Canada. Nos grands écrivains du passé ont été des isolés ou se rattachaient, comme ceux d'aujourd'hui, à des écoles européennes, surtout françaises. Ils n'ont pas fait de disciples. Ils n'ont pas laissé d'oeuvres dont on puisse partir.» (p. 107). Toutefois, dès 1941, R. Charbonneau se lance dans la pratique d'une écriture problématisant l'être au monde du personnage. Ces remarques ne peuvent plus alors être appliquées qu'à un passé qui s'estompe.

R. Charbonneau, à l'instar de Bernanos, de Mauriac, sait s'enfoncer dans les arcanes d'une psychologie où l'homme est à la fois pécheur et sauvé. Il sait faire surgir, après les réflexions simplistes du *Catéchisme des électeurs*<sup>2</sup> de l'Union nationale (1935), alors que certains mouvements catholiques et patriotiques préconisaient encore le retour à la terre et son idylle, l'approfondissement de consciences tourmentées d'adolescents citadins, coupés de tout contact avec la terre que, justement, ils ne possèdent pas. C'est d'ailleurs dans l'ouvrage théorique très important intitulé *Connaissance du personnage* qu'il exprime clairement ses idées sur le roman. Ce genre dépend, pour atteindre à l'oeuvre d'art, de la faculté de l'auteur qui doit créer un personnage vivant et non un support stéréotypé d'une idéologie manichéenne. Et R. Charbonneau de remettre en question une bonne partie de la littérature canadienne-fran-



Robert Charbonneau

çaise du 19<sup>e</sup> siècle: «D'autre part, beaucoup de romanciers recherchaient une influence moralisatrice, idéologique ou autre. Le roman n'est plus alors une oeuvre d'art.» (p. 11) Comme pour Mauriac, Bernanos ou Julien Green, c'est par le biais de la création d'un être fictif, dont l'âme n'a aucun secret, que R. Charbonneau approfondit sa réflexion: «C'est la lutte de l'homme contre lui-même, contre son inclination au péché ou les liens et les obstacles qui s'opposent à son bonheur ou à son plaisir, ou sa lutte contre Dieu qui est la source du drame humain.» (p. 15). Ainsi, c'est en particulier parce qu'il est catholique que le romancier, doué de raison et surtout d'intuition, a le devoir, par l'appréhension du mystère de l'homme et de la création, d'éviter le simplisme du moralisme grossier. Il doit donc, à l'instar de Dostoïevski, de Proust, de Balzac ou de Kafka, s'engager résolument dans la vérité psychologique menant à un personnage doué d'une volonté libre et d'une conscience profonde.

C'est ce que réussit à merveille R. Charbonneau dans *Ils posséderont la terre*. Dans ce court roman, le nomadisme idéologique et moral fleurit au détour de chaque percée au creux des motivations profondes d'André et d'Edward. Notre auteur est emporté par une évolution inéluctable qui de *La Relève* à *La Nouvelle Relève*, en passant par l'élimination des automatistes et autres surréalistes (Thérèse Renaud, *Une mémoire déchirée*), mènera, au début des années soixante, aux changements politiques et sociaux que l'on connaît. C'est à la problématique d'un christianisme renouvelé, échappant aux certitudes et à la simplicité, plus idéologique que réelle, d'un univers présenté comme idyllique et statique, que se consacrent, à cette époque, R. Charbonneau, A. Laurendeau, P. Beaulieu, C. Hurtubise, etc.

L'analyse des personnages et des relations qu'ils entretiennent est particulièrement détaillée dans *Ils posséderont la terre*. Fondamentalement, les individus ne s'aiment pas («Je me déteste» p. 20). Le sentiment amoureux, ou ce qui en tient lieu, ne trouve jamais «d'objet» qui lui assurerait un développement harmonieux: «Et mon coeur a tellement envie d'aimer que je suis obligé d'aimer ceux qui ne m'aiment pas». (p. 23). «Je m'aperçus à cette époque que j'aimais seulement les êtres qui m'étaient inaccessibles. Je détestais de nature ceux qui me recherchaient». (p. 30). La relation d'André et de Jérôme suit un schéma quelque peu sado-masochiste en accord avec le degré de non-acceptation de soi-même: «Il éprouvait avec la même intensité le besoin de me grandir que moi celui de l'humilier.» (p. 21). Bien sûr, toute l'institution sociale, religieuse et éducative participe de ce refoulement collectif de l'expression des sentiments ainsi qu'à la réduction des êtres au méca-

nique: «Et c'était la retenue, les pen-  
sées, les mauvaises notes, l'effroyable  
appareil de coercition qui fait partie de  
toute éducation bien faite.» (p. 36); «La  
sienne (sa mère) ne lui avait appris que  
la haine du péché.» (p. 85). Toute cette  
impossibilité à aimer s'enracine, comme  
le dirait W. Reich (*The Function of the  
Orgasm*), dans une «cuirasse» particu-  
lièrement renforcée, empêchant tout un  
chacun de jouir et d'être pleinement lui-  
même. «Mais je ne savais pas pleurer et  
je refoulais ma peine.» (p. 37) La  
«cuirasse» est non seulement psychique,  
comme le note R. Charbonneau, mais  
aussi physique: «J'appris ... que ma tenta-  
tive d'embrasser sa cousine avait provo-  
qué une réaction nerveuse.» (p. 59). Il  
ne manque à cette description qui pré-  
sente le personnage comme un tout psycho-  
somatique, ni les angoisses, ni la  
perte du sens, ni les maux d'estomacs.  
Dans un tel univers, on rejoint l'inquié-  
tant d'individus qui ne pourront jamais  
jouir vraiment: «Il comprenait cruelle-  
ment que s'il y a des êtres qui sont faits  
pour le plaisir, il n'en était pas, il n'en  
serait jamais.» (p. 119). Ceci rejoint  
quelque peu les dernières pages du jour-  
nal d'Henriette Dessaulles (1874-1880)  
intitulé *Fadette*: «Notre tendresse pour  
papa n'a pu aider la nôtre à s'exprimer,  
elle a été coupée par toute la froideur am-  
biente.»<sup>3</sup>.

Il n'est, dès lors, pas étonnant de trou-  
ver des adolescents plongés dans une so-  
litude totale et qui ne savent que faire pour  
atteindre un certain bonheur, un certain  
sens, un certain équilibre. Le suicide est  
une tentation permanente au milieu d'une  
société génératrice de néant et tournée,  
en fait, totalement vers la production.  
Dieu et son amour semblent étrangement  
absent. Régulièrement, au détour des  
pages, fleurissent des remarques mises  
entre guillemets, comme ce sera le cas  
plus tard aussi chez G. Roy, dans *Rue  
Deschambault*, par exemple, et où s'ex-  
priment les préjugés d'une société mise  
en question: «Il en (de sa pauvreté) par-  
lait volontiers comme d'une chose natu-  
relle et pas du tout honteuse.» (p. 35)<sup>4</sup>.  
Ce qui est fondamental donc, c'est la  
mauvaise opinion que les personnages ont  
d'eux-mêmes, comme si pauvreté, soli-  
tude étaient fondamentalement de leur  
faute, comme s'ils étaient coupables in-  
dividuellement, comme si des causes so-  
ciales et politiques n'étaient pas envisa-  
geables. Et, on doit dire que ni la critique



d'A. Laurendeau ni l'ouvrage lui-même  
ne lèvent l'ambiguïté au sujet de cette  
culpabilité: «Le malheur est dans  
l'homme» (A. Laurendeau<sup>5</sup>). Là, réside  
justement l'ambiguïté de *La relève* et  
aussi sa force par rapport aux automa-  
tistes, beaucoup trop «avancés» du point  
de vue de la conscience sociale. Malgré  
tout, *La relève* révèle enfin une forme  
globale et sociale de la perte du sens à  
travers l'irruption d'une génération de  
déracinés, d'individus perdus et qui sai-  
sirent la première bouée de sauvetage,  
pour tenter d'échapper à une angoisse  
fondamentale. R. Charbonneau exprime  
d'une manière toute litotique (c'est là sa  
force) plutôt qu'elliptique, cette angoisse  
face au monde: «Il se voyait fuyant le  
travail, forcé de satisfaire des patrons,  
harcelé par des désirs contradictoires. Il  
crut comprendre le suicide.» (p. 137).

Cette perte de sens est marquée, d'ail-  
leurs, d'une manière imprévue et fla-  
grante dans une page de *l'Action natio-  
nale* où se trouve un encart publicitaire  
au milieu du compte-rendu d'A. Laurendeau  
concernant *Ils posséderont la terre*.  
Cette publicité prêche les vertus du ma-  
térialisme sous la forme d'une annonce  
pour les assurances-vie de la Cie Lauren-  
tienne, compagnie dont l'actif augmente  
rapidement. S'affiche ainsi une certaine  
forme de contradiction entre la vie mise  
à prix, démarche qualifiée de «véritable  
réveil national» (p. 105) et le contenu du  
roman qui démasque le fonctionnement  
social et l'inculpe dans son idéologie (ré-  
trograde et matérialiste à la fois) où se  
perd, en fait, un peu plus chaque jour,  
l'amour du Christ: «C'était bien ce que  
disait Ly: il (son mari) allait mourir. Elle  
avait en horreur les gens qui meurent.»  
(p. 147).

Ainsi, le renouveau scripturaire et thé-  
matique est patent. Toutefois, diverses  
limites se révèlent à nous, lecteurs, qui  
avons, depuis longtemps, appris à appré-  
cier, par exemple, *Une saison dans la vie*

d'Emmanuel de M.C. Blais ou *L'avalée  
des avalées* de Ducharme. D'abord, on  
note qu'*Ils posséderont la terre*, comme  
d'autres textes plus anciens, reprend un  
certain nombre de clichés du romantisme  
tourmenté et post-révolutionnaire à la  
Chateaubriand: «Que penserez-vous d'un  
jeune homme sans force et sans vertu,  
qui trouve en lui-même son tourment et  
ne peut guère se plaindre que des maux  
qu'il se fait à lui-même?... J'ai coûté la  
vie à ma mère en venant au monde.»  
(Chateaubriand, *René*); «Ma mère, je ne  
l'ai pas connue. Elle est morte en me  
donnant le jour.» (R. Charbonneau,  
p. 20). Mais c'est au niveau de la sexualité  
que l'on voit le maintien de tabous  
connus. André et Ly (la divorcée)  
n'étaient pas loin d'atteindre à une rela-  
tion intime lorsque, selon la bonne tra-  
dition, un incendie a lieu et la punition  
ne se fait pas attendre: Fernand meurt.  
Mais ce n'est pas tout puisque, l'année  
suivante, Lucile meurt après deux jours  
de fièvre (p. 140). La relation sociale-  
ment suspecte (André/Ly) entraîne le  
malheur de la communauté. L'idéologie  
sépare toujours irrémédiablement.

*Ils posséderont la terre* ouvre donc à  
un renouveau certain des points de vue  
littéraire et social. Il desserre l'étau des  
discours repris, des occultations et  
marque nettement un désaccord face au  
pseudo-unanimité affirmé de la part des  
détenteurs du pouvoir dans la société  
québécoise, tentant ainsi de masquer un  
rigoureux monolithisme reposant sur les  
exclusions et le refoulement. Par là, ce  
texte s'inscrit bien dans le renouveau qui,  
de Teilhard de Chardin à Jean-Paul II  
(*Lettre encyclique Laborem Exercens*),<sup>6</sup>  
intègre les nouvelles données scienti-  
fiques, sociales, internationales et offre  
à l'homme une voie différente du «lais-  
sez-faire» et du dictatorial ou du matéria-  
lisme capitaliste et du matérialisme his-  
torique. □

Robert Charbonneau, *Ils posséderont la terre*,  
Montréal, Fides Poche, 181 p.

1. R. Charbonneau, *Connaissance du per-  
sonnage*, Montréal, L'arbre, 1944, 193 p.
2. *Le catéchisme des électeurs*, Montréal, Les  
éditions Albert St-Martin, 1974, 24 p.
3. À ce sujet, voir *Lettres québécoises*,  
N° 24, p. 70.
4. Voir à ce sujet les réflexions des commères  
dans la nouvelle intitulée «Les deux  
nègres.» (*Rue Deschambault*).
5. A. Laurendeau, *Ils posséderont la terre*,  
*l'action nationale*, N° 1, janvier 1943,  
p. 104.
6. Jean-Paul II, *Lettre Encyclique Laborem  
Exercens*, Vatican, 1981, 106 p.